



## CULTURE

EXPOSITION

# Trésors congolais

Peintures, photographies, BD et musique : la Fondation Cartier expose un siècle de création artistique congolaise.

"L'art vivant d'un pays vivant..." PAR FRÉDÉRIQUE BRIARD



pilipili mulongoy / photo mrasc tevivuren

On se sent un peu lilliputien quand on parcourt les allées de la Fondation Cartier pour l'art contemporain qui expose quelque 350 œuvres congolaises. Ecrasé par la grandeur de certaines toiles, la diversité des styles, le festival de couleurs. Bluffé par l'audace, la personnalité, la force d'évocation. Confondu surtout par tant de pétulance quand on sait les drames que la république démocratique du Congo traverse depuis des décennies (plus de soixante-dix ans de colonisation, trente ans de dictature et une succession de guerres dont la dernière, passée sous silence, comptabilise à ce jour 6 millions de morts). Mais c'est bel et bien « l'art vivant d'un pays vivant » qui nous est donné à voir, pour reprendre les mots d'André Magnin, le commissaire de cette exposition réunissant peintures, photographies, maquettes, BD et musique. Presque un siècle de création que le grand spécialiste et marchand d'art africain contemporain a orchestré avec passion et conviction. Une véritable histoire visuelle du deuxième plus vaste pays africain.

L'histoire remonte aux années 20. Déjà, sous l'impulsion de Georges Thiry, un administrateur belge, les œuvres d'Albert et Antoinette Lubaki, ou celles de Djilatendo voyagent en Europe, à Paris, Genève ou Bruxelles et côtoient celles de René Magritte ou Paul Delvaux. Figuratives, elles traduisent le rapport privilégié de l'homme à la nature, au monde animal, consignent le quotidien et la tradition, mais basculent facilement vers l'abstraction. Dans cette lignée, les années 50 voient l'émergence d'un art dit « naïf », une fois encore sous l'impulsion d'un Occidental, le Fran-



photo Florian Kleinéféni / chéri samba



jean depara / courtesy revue noire

çais Pierre Romain-Desfossés, qui en 1946 crée à Lubumbashi l'Académie d'art populaire indigène, autrement appelée l'atelier du Hangar. Là encore, il s'agit de retrancher les artistes dans leur propre style, de les exhorter à se détacher des codes occidentaux. La démarche de ces mécènes blancs traduit l'admiration et la volonté de faire connaître le cachet de cette esthétique. La Fondation Cartier consacre un bel espace à cette période méconnue de la peinture congolaise.

Car celle que l'on connaît le mieux, découverte aux débuts des années 80 par Jean-François Bizot, le sorcier d'Actuel, et promulguée par André Magnin, c'est la peinture populaire,

**PILIPILI MULONGOY :** *Sans titre* (1955), gouache et huile sur papier, au Musée royal de l'Afrique centrale (en haut). *La Vraie Carte du monde* (2011), de Chéri Samba, collection Cartier pour l'art contemporain (ci-dessus). *Jean Depara : Sans titre* (1955-1965), collection Revue noire (ci-contre).

incarnée par le célèbre peintre Chéri Samba, ici exposé aux côtés de Chéri Chérin ou Moke. Hyperréaliste, chatoyante, satirique, elle s'ancre dans le quotidien du pays. Sans filiation avec les écoles précédentes, elle se décline aussi sur le mode de la bande dessinée (même en lingala, on se régale du regard critique des fanzines de Papa Mfum'eto 1<sup>er</sup>) et inspire aujourd'hui une nouvelle génération, comme JP Mika, fantastique coloriste empruntant ses gammes au wax (tissu africain). La photographie n'est pas en reste, nostalgique de la vie nocturne kinoïse d'antan quand Jean Depara capture ses belles, ses frimeurs surnommés « Bill » et ses héros de la rumba des années 50. Contemporaine et anthropologique, quand Sammy Baloji revisite l'histoire coloniale avec sa série *Congo Far West*. ■

**Beauté Congo**, 1925-2015, Congo Kitiko, Fondation Cartier pour l'art contemporain, jusqu'au 15 novembre, Paris XIV<sup>e</sup>. **Catalogue édition Cartier pour l'art contemporain**, 380 p., 47 €. ■